

lapageblanche
juin (2000) - numéro (1)

Obsession

Je commence à chercher
Puisque la porte est ouverte derrière moi

Je suis la noctule de cette nuit

Mon feu
ne pénètre pas le bois par les lisières
mais si je l'étouffe
il naîtra dans le cœur des arbres

*

Ainsi je demeure
un partenaire silencieux
du feu dans le bois
ou bien je me rends dans la couleur
par une veine déviée
afin de pénétrer la couleur plus avant

*

Éteint
j'atteins la Pentecôte des choses

Ni le sens
tel le serpent dans la paille

ni l'avoir trouvé

*

Quand la porte se trouve ouverte derrière moi
la folie
emporte les choses...

si bien que je succède à la lumière qui émane
de moi
éloignement de jamais plus loin

*

Mais je ne vois que si je cède l'œil

Et la vérité
c'est tout ce que je brûle
pour voir

*

Je chute en moi
pour oublier le gouffre du licite

Et ce n'est pas la foi
mais un temps pour une seule personne
que je passe

*

C'est une mort ancienne
un jeu mental

que de suivre jusqu'au bout ma douleur
d'y chercher la revanche

*

Tout ce que de sang je connais
n'apparaît pas de moi

tout ce qui me fait
arroser sur terre
des fleurs dans le ciel...

*

Je commence à chercher
et un vent ramasse les feuilles

(:) la porte derrière moi reste
en paix
jusqu'à mon retour

août 1980

JACK ASWAD

simple poème	2
Obsession - Jack Aswad	
éditorial	5
La poésie paresseuse - Constantin Pricop	
le poète de service	6
Entretiens avec Jack Aswad	
moment critique	10
Le doigt dans l'oeil	
Ecrire l'obscène - ou faire semblant par Jean-Paul Gavard-Peret	
e-poésie	14
Jean-Paul Gavard-Peret	
Laurence de Sainte-Maréville	
Marie Mélisou	
Hélène Soris	
Michel Gerbal	
Pierre Lamarque	
cultures	20
Entretien Philippe Orséro - Huguette Bertrand	
Non-poésie du monde - George Monbiot	
moment inoubliable	24
de Marie Mélisou	
sens dessus-dessous	28
Scotch - Laetitia Cemara	
le surfeur	29
abonnement	30

é d i t o r i a l

La poésie paresseuse

Ce syntagme - « poésie paresseuse » - a été élaboré dans les années vingt par un poète roumain, Ion Barbu. L'auteur, de son vrai nom Dan Barbilian, a été aussi, on dit, un grand mathématicien. Mais, au-delà de la mathématique, il est toujours mentionné parmi les trois, quatre grands poètes roumains de l'époque d'entre les deux guerres mondiales. Vers la fin de sa carrière littéraire il est devenu un partisan des couleurs vives du Levant, après avoir pratiqué, dans sa jeunesse, une poésie hermétique et rigoureuse dans la ligne de Mallarmé ou Valéry.

J'ai retenu depuis longtemps, plus exactement depuis mes premières lectures littéraires, ce mot, « poésie paresseuse »... Et, je me rends compte, il a... dirigé, au moins dans une certaine mesure, ma vision sur la poésie.

Alors, que veut dire ce mot, « poésie paresseuse » ?

Simplement, le fait que la poésie peut elle aussi être paresseuse...

La poésie de ce... « genre » n'a pas d'ambitions, elle ne fait pas d'efforts, elle se contente de ce qu'elle trouve, c'est à dire des clichés, des déjà dits par les autres, des images et des idées déjà... mastiquées...

Elle veut, au plus, suggérer un vague et inoffensif air... sentimental et elle confond le sentimental avec le poétique.

Ou elle nous propose, dans les meilleurs des cas, de... belles images... des images... « convenables » ... qui ne choquent pas, qui se sont fanées tout de suite après qu'elles se sont indiquées elles mêmes avec le doigt... comme poésie.

Et, pour tout dire, les plus talentueux des auteurs de la poésie paresseuse, écrivent comme une litanie incontinent, qui s'alimente (comme toute plante parasite) de l'élégance du style, d'une certaine idée qu'on se fait d'habitude sur le bon esprit de ce qui est bien écrit... Le fait d'atteindre la monotonie sonore de la poésie

de Saint John Perse, par exemple, c'est l'idéal bien aimé de ce genre poétique...

Mais ça, j'entends les répliques, c'est déjà pas mal, ce n'est pas à la disposition de chacun de construire des petits textes poétiques, même sans grande portée...

Oui, bien sûr, et comme ça les choses deviennent plus compliquées, parce qu'un mérite si lymphatique a tendance à nous obstruer l'image de la poésie saine. La signification de la poésie, je le crois toujours, est loin de flatter la tiédeur, la platitude du lecteur médiocre...

Mais, en l'occurrence, c'est quoi l'autre genre de poésie, celle qui n'est pas paresseuse?

Ion Barbu ne parle pas de celle-là, mais on peut aisément l'imaginer.

C'est la poésie de ceux à jamais contents - mécontents d'eux mêmes, dans la même mesure que mécontents du monde. La poésie de ceux qui cherchent toujours, qui se sont mis dans un état de guerre ininterrompue avec la banalité, avec la stupidité... contente d'elle, bien sûr...

C'est parce que ce genre de poésie existe qu'on peut parler de « la recherche » représentée par la poésie, du sentiment d'entrer dans un nouveau monde que suggère la bonne littérature... Un tel genre de poésie doit se battre avec toutes les commodités, avec la littérature qui n'est qu'un passe-temps.

Cette conclusion m'a fait écrire il y a quelque temps un petit texte poétique dans lequel j'ai comparé la poésie à un fusil et l'impact de la poésie à celui d'une balle de fusil. Non, je ne suis pas du tout pour la violence, tout au contraire, mais la poésie doit avoir cette... liberté...

La poésie ne doit pas laisser le lecteur tranquille... il faut ébranler sa somnolence... L'art peut lui révéler les cimes et les profondeurs du monde... Mais pour ça il faut secouer sa routine... Je le reconnais : pour beaucoup de gens, ça c'est trop... Mais je n'ai pas dit que la poésie c'est facile, qu'elle soit chose commune ou un simple hobby...

Constantin Pricop

Le poète de service

Entretiens avec Jack Aswad, suivis de quelques poèmes

Leïla ZHOUR (9/3/2000)

J'ai bien aimé la très forte densité métaphorique de vos textes. /... / Petite question: est-ce que tout est traduit de l'arabe ou écrivez-vous aussi en français directement ?

Jack ASWAD (10/3/2000)

La poésie pour moi c'est le pouvoir de nommer. Aussi est elle inséparable d'une certaine idée de la densité. Ce qui ne va pas sans abstraction. Mais le propre de l'abstraction poétique c'est, paradoxalement, de ramener au vécu, au vif, de pouvoir rendre nue, et dans son urgence primordiale et, pourquoi pas ?, primitive, l'expérience de ce vécu. Obsession est, de toutes les pages déjà publiées par moi au Web, l'unique poème traduit de l'arabe. Les autres textes, poétiques ou critiques, sont donc écrits directement en français, comme vous devez l'avoir soupçonné, vu l'intraduisibilité apparente de certains rapprochements lexicaux et de certains raccourcis propres au français.

Pierre LAMARQUE (2/6/2000)

J'aimerais, Jack, que vous me parliez un peu de vous, pour vous connaître, parce qu'au fond je sais peu de choses, sauf que vous arrosez des tournesols et autres fleurs dans votre jardin...

Jack ASWAD (5/6/2000)

«J'arrose pour voir» est une ligne d'un poème que je n'ai publié qu'en arabe. L'arrosage y a d'ailleurs une connotation plutôt alchimique. À part cela, je ne vois pas d'où vous tenez ce «fait». Je n'ai, pour tout jardin, que quelques coins de bois ou quelques friches où je laisse naître ou croître ce qui, de la vie ou de moi, réclame un nom. Si nommer est pour moi le «fait» du poète (et je ne dis pas le propre du poète car il y va toujours d'une désappropriation, pour ainsi dire, tenace), c'est uniquement, je crois, par son écoute qui le rend tendu tout entier vers cette réclamation. Contre Roger Caillois qui dit : «L'artiste qui abdique le privilège de la création délibérée pour favoriser et capter de divines surprises ne parvient qu'à produire de l'accidentel.», je dit que même cette «création délibérée» ne doit être qu'un moment du captage (ou de la captation) de l'accidentel. Comment dépasser le délibéré créé sinon dans l'acte même de sa création ou de son avènement qui est nécessairement et foncièrement un accident ?

Je souscrirai plus volontiers à cette attente impatiente d'autre chose qu'évoque si bien Stéphane Mallarmé : «Autre chose ... ce semble que l'épars frémissent d'une page ne veuille sinon surseoir ou palpiter d'impatience, à la possibilité d'autre chose.» Ah ! Je viens de me souvenir, juste maintenant, du passage de mon poème «Obsession» qui a pu vous inspirer cette remarque :

*tout ce qui me fait
arroser sur terre
des fleurs dans le ciel...*

C'est dans cette tension vers autre chose que la poésie, paradoxalement se rejoint [elle-même]. Et qu'importe si rien, là-haut, ne pousse. «À l'égal de créer - écrit encore Mallarmé - : la notion d'un objet, échappant, qui fait défaut.» Restée dans le ciel hypothétique d'une quête inassouvie, ou happée par une force tellurique (le serpent), la fleur de Gilgamesh, a d'emblée la force poétique du contraste entre sa fragilité et son éphémérité d'une part, et l'immortalité qu'elle est censée donner de l'autre.

Pierre LAMARQUE (5/6/2000)

Nommer est le fait du poète, pas le propre du poète... oui, nommer est le fait de tous ! Le poète s'approprie seulement l'art de nommer...

Jack ASWAD (6/6/2000)

Si nommer est un art éminemment poétique, c'est qu'en nommant on est le plus proche de l'acte créateur. Mais nommer ce n'est pas créer. Même pas un nom. Plutôt, par une désappropriation sans fin, établir dans ses mots et ses silences un contact improbable avec ce que les choses ont de plus originel, ce qui fait qu'elles brûlent de leurs propres feux, parlent de leurs propres langues... Obsession, un de mes plus anciens poèmes, le dit peut-être mieux :

*Mon feu
ne pénètre pas le bois par les
lisières
mais si je l'étouffe
il naîtra dans le cœur des arbres*

Le poète regarde l'innommé en attendant qu'une porte lui soit ouverte.

La porte s'ouvre mais derrière lui comme derrière l'humanité.

Une lumière affolante arrive par cette porte et frappe le poète dans le dos. Elle est affolante parce que le jour sur lequel cette porte a été fermée c'est la nuit du préconceptuel. Est poète celui qui, œuvrant sous cette menace, trouve le mot qui sauve. Et c'est comme s'il aura trouvé le premier mot de l'Homme, la première parole.

Les yeux d'Argus dans les images

J'ai rêvé qu'il m'a accompagné à sa maison de rêve. Après les salles communes, des chambres spécialisées : l'une aux mémoires l'autre aux inventions, l'une au silence l'autre aux cris, l'une aux joies l'autre aux tristesses.

Un rire m'échappe dans la chambre des tristesses.

Ne t'en fais pas - dit-il - quand on chasse dans la terre d'un autre, la terre n'est ni à soi ni à l'autre mais au gibier !

Puis il ramasse le rire et l'épingle comme une plume au mur. Il attend que la plume sèche puis souffle sur elle pour voir comment elle vole.

«Non aux plumes de paon !» - lis-je dans le tableau qui a, sans doute, occasionné ce rêve. Le paon, c'est l'animal préféré de Héra qui a hérité des yeux d'Argus quand, à force de lui raconter des histoires, Hermès a réussi à endormir le vigile aux cent yeux et le tuer. La fillette qui nous fait chut de toute la main nous dit ainsi qu'Argus ne s'est pas encore endormi de tous ses yeux.

Non aux plumes de paon !
Le travail d'Hermès est loin d'être terminé : Argus a toujours dans les images des yeux ouverts qui nous fixent.

©Jack ASWAD, in ABWAB, hiver 1998

L'inabrité

Ma page était pour toi blanche de sel en y allant plus profond que tes larmes

Lancinantes poussées au fond labile mêlant sans fin nos racines d'absence

ici en impasse vrillée dans l'œil rêvé, dans l'œil rivé à cette chute immobile, chute fauchant ma voix enlunée par la déchirure de l'inabrité tel un vol de colombe

Beyrouth, 1989

Le fil blanc

1

Vos visages
veulent prendre tout votre corps
leurs veines sont les vers
qui les rongent
vos visages
remontent de leur souffle retenu
gercent la chair qui passe votre vie
ailleurs
vous ne sortirez pas comme vous êtes
entrés

2

(je suis le féticheur avançant chaque
fois qu'il déterre un visage
sur le fil blanc de vos visages déterrés
je marche
épelant ce qui est inscrit dessus
je dis mon dernier mot - avec le
peu de mensonge nécessaire pour durer
tirant de votre résistance la force de mon
fil blanc)

l'œil à vif
tout sauf lui éteint

je déterre un visage
le fil s'allonge -
mon aube,
le couteau
qui me poignarde dans le dos

(Le fil blanc, comme Obsession et Décirer, fait partie du premier recueil de l'auteur, sorti (en arabe) vers la fin de l'automne 1981. Ce poème de Jack Aswad est traduit de l'arabe par Sami El-Hage en collaboration avec l'auteur.)

Le témoin

La terre est de sang
le ciel vespéral
est-ce l'heure de rentrer à la maison ?
un cercle de ciel
sur la poitrine d'un corps d'ombre
animant la terre rouge
sans cœur sinon cette
recherche vespérale céleste d'un cœur
des maisons pour nulle habitation
alignées telles des têtes de noyés
sont l'autre horizon
d'une écriture qui étend son sang sur les
toits
et sur l'échelle des autres horizons
qui est-ce qui annonce son bonheur
avec des lettres
dont le sang n'a pas encore séché ?
seul
au-dessus de la mémoire et de ses
ruines céleste vespéral
surgit le témoin absent
le seul digne d'être questionné
non pas parce qu'il possède la réponse
mais parce que la question le possède

©Jack ASWAD, in ABWAB, hiver 1998

Jack Aswad
Poète, critique d'art et lexicographe.
Vit et travaille au Liban.

Retrouvez Jack Aswad sur deux sites :
www.chez.com/aorasi
<http://assouad.ifrance.com>

Le poète de service

Moment Critique

Le doigt dans l'oeil

Ecrire l'obscène - ou faire semblant

Barthes l'avait clairement dit dans *Critique et Vérité* : «En littérature le rewriting n'existe pas». Pourtant là comme ailleurs, hélas, le pastiche domine : est tenu comme universel le courant, le truqué constitué par une quantité de tics et de refus. On peut parler d'universel de propriétaires. Certes ceux-là évoluent avec le temps, épousent les attentes de l'époque. Désormais (et si nous faisons l'impasse sur le flot ininterrompu de textes-copies à l'ancienne du roman du XIXème siècle) les Houellebecq, les Angot, les Sollers, les Ernaux sont les propriétaires des clés. Dans leur narcissisme linguistique ils imposent une «nouvelle» reconnaissance. A eux la clarté, la vérité, aux autres le jargon puisque le jargon c'est toujours le langage de l'autre comme la pornographie est l'érotisme de l'autre. Certes ils prétendent, au moment où ils tricotent les nouveaux stéréotypes, à l'obscène. Il y a pourtant bien loin de l'obscène à eux.

Reste d'ailleurs à définir ce que cache le mot obscène. Sa définition selon le Robert est la suivante « Ce qui blesse délibérément la pudeur en suscitant des représentations d'ordre sexuel». Elle reste - on le comprend - d'une évaluation très subjective. A ce titre nous pourrions affirmer que certains livres de Gabriel Matzneff, de Michel Tournier sont beaucoup plus obscènes que les livres de Tony Duvert ou de Pierre Guyotat. Pourtant il y a loin de la coupe aux

lèvres en dépit des affirmations de tous ceux qui disent dévoiler l'indévoilable (inceste chez Angot, avortement chez Ernaux par exemple). Car prétendre tout dire, tout avouer est un leurre. Et il n'est pas jusqu'au retour du refoulé qui occulte forcément - au corps défendant de l'auteur - ce qu'il croit dévoiler. Chez ceux qui en croyant raconter pensent renverser les tabous rien n'est révélé car ils ne font que répondre à ce que le public croit possible - et ils ont bien garde de le contredire. C'est pourquoi leur écriture est, de fait, absence et absente, mais le lecteur-voyeur en devient sa victime. S'il est complice, il n'est pas l'élu, sa conquête n'est qu'illusion, ne le renvoie pas à l'autre, mais à lui, à sa misère.

Rares sont ceux qui, comme Sade ou Guyotat jouent avec le fantasme de la représentation sans être dupes de leur jeu et sans vouloir que leur lecteur le soit. Chez de tels auteurs le « jeu » en effet est avoué or, à l'inverse, le plus souvent il est présenté comme réalité, et le lecteur-voyeur n'est rien d'autre qu'un esclave en état de perte. Le maître de la cérémonie règne face au voyeur en puissance de soumission absolue par cette littérature dont la prétendue évidence est un «évidement», une fermeture, une ruse de l'effet de réalité. Comme l'écrit Christian Prigent, cette : «littérature prétendument agressive n'est qu'une littérature détournée de la signification dont elle se prévaut», elle se dilue dans une seule libération éphémère, que Marcelin Pleynet nomme un «effet-mère» qui renvoie, une fois de plus à la castration, à la préhistoire infantile de l'être et de ce qui participe de sa misère : misère sexuelle et misère de la pensée, d'un âge de la sortie de jouissance polymorphe et du premier accès à la cristallisation des «idoles».

Le prétendu défi qu'offre la littérature à la mode n'est, donc, qu'un piège. La transgression des frontières, sa prétendue coupure des interdits, sa nouvelle définition du vraisemblable, ne marche pas. En disant montrer tout, elle ne montre rien que de l'habituel, de l'admissible, du récupérable. Elle est dans le «goût» d'une époque et elle donne à ce goût l'occasion de se délecter et de se suffire de et à lui-même. Il ne faut donc pas hurler avec les loups et voir là un quelconque danger : cette littérature est inoffensive et ne procure, au mieux, qu'un ratage, un pseudo-exorcisme.

Si, comme le pense Bataille, le désir, «le désir du monstre assoupi et domestiqué en l'être», semble être, à côté de la haine, l'un des deux axes pivotant du chaos que met en scène une littérature ambiante (ou d'ambiance), on doute que l'imagerie romanesque lui donne une valeur d'effraction. La mise à jour, le dévoilement proposés par cette chape romanesque n'est qu'illusion d'optique car, comme l'écrit René Quinon, «rien ne se passe du côté de l'imagination, c'est elle qu'il faut émanciper». Et, à cela, le romanesque renonce. Aucun espace n'est restitué à l'Imaginaire dans ce lieu sursaturé de vraisemblance. L'imagination ne surprend pas le réel, il se pend à lui, il se prend à son propre jeu, un jeu qui tourne à vide. N'existe pas le surgissement d'une figure nouvelle, aucune perversion du réel. Rien n'ouvre sur une vraie possibilité de «jouissance». L'être est pris au piège de la fiction, de sa fiction, au moment même où il croit se libérer. En effet de tels romans ne remettent pas en jeu l'interdit. Ils répondent peut-être à un «je me vide» mais celui-ci n'a plus rien à voir avec ce que Barthes entend par là. Il y a parodie, farce rien de plus. En conséquence, une

telle fiction porte en elle la négation de ce qu'elle propose.

A cela une raison majeure : le langage utilisé par ces romanciers «nouveaux». Leur écriture, contrairement à ce qu'ils pensent ou disent, ne fait pas du corps elle le refait. Ils prétendent tous ajourer ce que le roman généralement ajourne. Mais ils oublient que le roman n'est pas une photographie du réel. Cela était peut-être vrai pour Stendhal, mais les temps ont changé. A se vouloir photographe du réel le romancier s'expose à ce que Deleuze nomme «pantomime». Il oublie que le roman - et Stendhal ne l'avait pas oublié lui qui pensait être lu en 1930 - est affaire de langage et non d'image.

Seul le romancier, de Sade à Guyotat - pour revenir à eux - qui casse la chaîne logique du sens, qui refuse le reflux pervers vers le faux «bon sens» (le vraisemblable) peut avoir quelque chose d'intéressant à dire. En dehors de cette propension tout chavire dans ce que Marcel Marien nomme, ces : «fantômes de château de cartes dans lesquels les images sont des ancres jetées dans le sexe non pour le renforcer mais pour l'ôter». Sans effraction par le langage il n'y a pas de réelle obscénité il ne peut exister là : «la beauté qui rit des désastres dans le désastre même». Dans le passage «Pornographie et théologie» de La Logique du sens, Deleuze dit quelque chose d'intéressant à propos de l'écriture : l'obscène «n'est pas l'intrusion du corps dans le langage, mais l'acte du langage qui fabrique un corps, le langage qui se dépasse lui-même en réfléchissant un corps» c'est à dire en le faisant réfléchir, en nous faisons réfléchir.

Dans ce cas seulement la fiction ne se contente plus de nous faire une douceur ou une douce violence. Se contenter de reprendre un montage « photographique » du monde (même à coups d'images pornographiques) reste un travestissement. Sans coupure de et par la langue admise et admissible, rien ne passe rien ne sort on reste à une forme de textuel ou de texture dont l'érotisme satisfait d'un Bourgeade donne un bon exemple.

Car ce n'est pas « l'image » qui doit intéresser le romancier mais ces « vestiges ». L'auteur se réapproprie le corps obscène uniquement par sa façon de le traiter, par ses « ellipses et laps ». Car le langage s'il ne dénonce pas le système de reproduction, s'il ne se met pas en danger n'est rien. Tous les écrivains admis croient qu'ils parlent parce qu'ils croient qu'ils sont. Or c'est là une vue de l'esprit qu'avait dénoncé en son temps Barthes en mettant en avant la « fonction d'inertie » propre à un roman toujours à retrouver l'appui rassurant de significations encrées par l'habitude. Si Joyce, si Proust, si Beckett nous intéresse encore c'est justement parce qu'ils ont proposé de désassortir la représentation. Ils ont tous renoncé aux données d'expressivité au premier degré pour les remplacer par une suite de phénomènes dissociatifs. Leurs fictions ne renvoient plus à un milieu physique unifié ou à un repaire corpusculaire univoque : ils ont sciemment opté pour une certaine « illisibilité » en forant des trous dans la voile de la langue comme l'a bien montré d'ailleurs Beckett dans son Essai sur Proust dès 1933.

Jacques Henric pense que l'obscénité a le mérite de s'élever contre les « emmerdeurs idéalistes » et contre les « élégiaques » qui, on le sait depuis Baudelaire, sont des « canailles », mais on ne crée pas, simplement, contre, on crée pour, pour aller du connu à l'inconnu et la démarche n'est pas si simple que le tout venant obscène feint de le laisser croire. Souvent, sous le nom de littérature « obscène », se cache un gâchis de clichés (à tous les sens du terme, des dépotoirs qui ne sont que des accordailles en creux et le tricotage de stéréotypes stériles. Mais rares sont les écrivains capables de raconter l'envers d'une histoire connue, qui sont capables de concevoir une écriture qui ouvre à une stratégie de l'anatomie nouvelle autre qu'une parodie de l'anatomie. De tels écrivains on s'en dote ne sont pas dans le vent de l'époque. L'époque aime en effet les histrions, les poseurs (pas de bombes incendiaires), les bateleurs. A Duvert, Guyotat, Verhgeggen, Prigent on préfère les écrivains comestibles dont Sollers reste sans doute le parangon (non dénué d'intérêt d'ailleurs, d'autant qu'il aurait pu faire partie des exceptions - on se souvient de Paradis par exemple). Certes on peut être sensible par l'apparat, la feinte de nudité d'une Angot ou d'une Ernaux (là encore pour ne pas citer les pires) mais il faut être vigilant et comprendre (accepter) toute l'ambiguïté douteuse de tels aveux. Ils ne déplacent rien, il ne changent pas le jeu : ils croupissent dans le terreau qui les a suscités. Ses fictions se font aimer comme on aime des fétiches et rares ne permettent pas « le triomphe de l'irruption », dont parle Bataille.

Seuls, donc, quelques rares Siconoclastes permettent de se rincer l'oeil, véritablement. Car dans l'usuel bain de rinçage des fictions dites obscènes il y a fort à parier que l'oeil est jeté avec l'eau de ce bain. Il faut, donc, tempérer ce que Jacques Henric voit dans l'obscène c'est-à-dire «une piscine de lumière brûlante». Les courts-circuits du lisible passent par des démarches moins simples que la simple (dé)monstration ou évocation d'une apparence. Ernaux, Angot, Houellebecq et les autres ne libèrent en rien des sevrages, au contraire même. Il faut une autre cruauté, une autre crudité. La littérature obscène doit être, à tous les sens du terme, une épreuve et ne pas se suffire de sa capacité à reproduire à l'identique du réel. Présenter un obscène ne suffit pas. Si elle se contente de feindre de pousser à bout l'image, sans appel à un Imaginaire, elle lui donne un terme. N'osant pas un langage différent l'implosion qu'elle suscite parle aux sens, mais comme Barthes l'a dit par : «pur effet». Ne s'établit pas un dialogue avec le réel, un dialogue générateur d'être. Elle demeure inintelligible, inintelligente. Elle ne peut devenir un «aide toi toi-même» même si souvent d'une manière mécanique elle ne sert qu'à ça. Elle referme l'être sur son manque, sans en dévoiler des sorties. Elle ne dit rien du manque. Elle n'est qu'une dépossession, une perte narcissique de maîtrise.

Le renoncement à l'imagerie au nom d'une supposée littéralité obscène ne produit donc qu'une absence, qu'un désastre et jamais de véritable cruauté. Le plus souvent la fiction perd toute capacité de passage. Elle ne propose qu'un refoulement et non une jubilation. Elle joue à et de l'imitation et non à la «chair-voyance» dont parle Deleuze.

Sa libération n'est, le plus souvent, que le simple masque d'une répression redoublée. Et Deleuze ajoute : «sa cérémonie n'est que mascarade». Face à une vision purement édulcorée ou aseptisée qu'elle prend à contre pied, l'être, avec elle, n'est pas plus avancé. D'un côté la bête, de l'autre l'ange. Quelque chose demeure crucifié entre le regard et la représentation. Le littérature qui se croit obscène renvoie le lecteur-voyeur à sa solitude, à son silence, à son imagination morte qui n'a plus à imaginer un ailleurs, mais n'a qu'à le subir. De l'invention à l'événement, le piège se sera refermé sur une misère, sur une chimère. S'approcher du corps, du sexe fait le jeu de son lointain. Il n'y a là que faux-semblant, car en recopiant du réel - même le plus cru - en fille la plus perverse du monde une telle littérature ne peut donner que ce qu'elle a : c'est-à-dire pas grand chose. On ne peut rien projeter sur le corps des héroïne de Ernaux ou Angot ou ce qu'on peut y projeter c'est du fantasme pauvre, une image morte, frustrante. Pour que quelque chose se passe vraiment il faut que l'obscène passe à travers une élaboration plus complexe, quelque chose comme une au-delà de cette farce de perversion : la perversité de la perversion qui ne peut passer que par la transgression du langage et de son vraisemblable. Mais généralement le roman n'ose pas franchir le pas. Il ne croit ni au langage ni au corps et c'est bien là son problème.

Jean-Paul Gavard-Peret

Moment Critique

SATORI

I

La main hante son visage, la sienne répand du désir.
Ils se répondent, s'attendent.. Elle le bande, il la secoue.
Par les mots ils s'approchent, ils se brûlent. Ils ne lutte
plus contre ce vertige. Au seuil de la merveille ils sont
inséparables. Pourtant, juste avant l'éclat de leur jouir
et tellement atteints ils voudraient presque plus se toucher
afin que ne s'éteigne jamais le bûcher où ils cuisent.

II

Il aspire l'ombre, ils repartent en filets par tout leur corps.
Le noir les cache, les entraîne. Ils se retiennent, se confisquent.
Elle se laisse creuser, il se laisse faire. Elle a donné à toucher
ce qu'il cherche. Le noir, plus même qu'ils ont désiré. Rien
ne résiste à leurs doigts égarés-retrouvés. Ce qui demeure
clouée en eux est l'envie irriguée de tant d'absences dites,
de tant de choses tues.

III

Ils ne peuvent faire autrement qu'aller au bout de leur dérive.
Ils ne se quittent plus. Une voix dit : vis d'une autre vie.
Une voix. Trop imperceptible. Ou qu'ils ne peuvent entendre :
une autre les retient. Dans le trou. Le trou dit. Comment ça a été.
Comment c'est. A présent jamais assez. Jusqu'à ce point limite.
Qu'ils ont déjà franchi.

IV

Terre comme apparue dans le roux de l'automne.
Avalée, avalanche. Il glisse dans ses mots. Elle trahit son
silence. Il y a leurs couleurs qui se mélangent. Elle le mouille
de son parfum le plus intime. Dans son souffle elle est
au-delà d'elle-même. Le rose de son corps est le rose éternel.
Ils retournent à la brûlure, à la fièvre.

V

Quand ça a commencé ? Quand avant nous commencé ?
Il se rappelle à elle, elle le rappelle à lui. Il retient ses
paroles. Comme ses jambes, il les enroulent autour de son cou.
Il sait que ça revient. Elle lui demande, il acquiesce.
Elle s'offre, il la soulève pour se glisser dessous. Ils le font.

Jean-Paul Gavard-Perret

Océane

Les voiliers lentement clignent des paupières
ondes de crêpe et d'argent
dans les draps en sueur d'Eole
les hérons volent à reculons

Tu glisses ta jolie main pâle
vague légère
tiaré
en mon premier visage

Les oreilles sensibles à la lueur sous la peau
en ton sommeil de sable
je pose sur ta lèvre d'enfant sage
à colorier de craie vive
un bonbon de l'âme
une histoire salée que se racontent les coquillages

Au ciel de ta marelle
tu souris
l'humour tiré de la douleur même
lancinante
étale

Océane
le silence jusque dans les gestes
liquide

Ta silhouette lisse et fraîche
pénètre doucement dans le blanc
la lune de lait...

La nuit se renverse
je me mets à trembler

La clarté reflue à l'horizon
avec elle ses confettis d'orange
ses escarbilles

La lumière ...

Issue ni du soleil ni de miettes d'étoiles
aquarelle
sans cadre ni bords
La lame de fond
de tes yeux de corail
et la rose cardinale de ton corps

Laurence de Sainte-Maréville

« C'est en regardant très attentivement les girafes dans les yeux qu'on peut voir si elles chantent faux ou si elles chantent vrai. »

L'opéra des Girafes, Jacques Prévert

A la limite de ce monde

L'enfant sous la neige rose rit, tournoie, observe, où commencent les pétales, où se renverse sa jeunesse. D'un amour immodeste aux éclats rugissants il éveille les branches, répercute leurs levées.

L'enfant jaillit d'ici, est tout autant là-bas, à moins que ce ne soit là-haut, dans un nid cotonneux. Il ne peut jouer avec nos secrets terrestres qui sentent l'impuissance des grands, des épiés, des perdus. Alors il s'amuse sous la neige rose et, rouge de bonheur, il tient à mains pleines ce printemps qui éclaire les sillons unifiés.

A bout de bras, l'enfant sous la neige rose affirme en grand amour qu'un demain à la limite de ce monde est en route pour nous tituber à reprendre tous les vols.

Marie Mélisou mars 2000

« Le sentiment de l'absurde au détour de n'importe quelle rue peut frapper à la face de n'importe quel homme. »

Alberto Giacometti

Quintessence d'un jour blanc

Comme en alchimie - l'essentiel d'une chose précieuse avant qu'il ne soit trop tard et sans répit, voici l'inintelligible vérité d'un jour entièrement blanc où seule j'avance sur place.

Peurs et pleurs se donnent la main. Deux frères à ennuyer le béat. Je recherche la compréhension, je m'avoue la plus faible et capitule sur l'entière liquidation de cette vie. Aucun extrait, aucune extase ne se miroite sur mon corps qui tente d'apercevoir son âme. La mienne.

Transparence du ressac des pensées.

Quintessence d'un jour blanc, mon corps léger en solitude, comme plié, séché, rangé entre deux feuilles de papier journal (chiens écrasés et sport du dimanche, la vie), réapprend le rien, le personne, l'inutile, le vierge. S'il se ronge de douceurs perdues, se cherche de chemins, il rencontre des mots, nombreux compagnons qui écument les collines, le dedans, pour qu'encore tressaillent mes flancs couchés.

Emotivité d'une forêt où chaque arbre pensée s'ouvre sur des branches, des feuilles, la sève, les nervures, les cellules. L'extrémité repoussée toujours plus loin.

Et la quintessence d'un jour blanc se doit d'être creusée pareillement pour approfondir soi.

Marie Mélisou mars - avril 2000

L'ami sera l'écho

L'ami sera l'écho des coeurs et des pétales
quand leur soie vibrera au rythme de ton chant
Toi jeune fille printemps tu côtoies les cigales
je les entends vibrer au soleil du couchant
L'ami en son sommeil entend la mélodie
il vient sur ton épaule en aigle apprivoisé
son bec a bu tes larmes .
Ton regard consolé
pourtant se souviendra d'une plaine engourdie.
Verse sur sa blancheur les eaux de tes chagrins
ce ruisseau tracera des chemins pour la vie
il est tiède odorant et tant d'amour charrie

Résonances (à Mi-K)

Sur l'écran
Le papier vit,
doucement il tiédit
tremble
s'assouplit
...
Souffles ...

Soupirs d'arc-en-ciel
en notes lentes
Voix
blanche
soulagée
...
Murmures ...

Promesse à attendre
précaution
Respiration retenue
lire lettre à lettre
Revenir
ne rien oublier
de l'émotion
...
du poète ...

Hélène Soris

Seulement par cette danse obscure où gravite la ruche,
Les croches des yeux en spirale,
Comme l'oiseau dit oui pour son frère qui dit non,
Paupières de l'aube,
La clef, la mienne, s'ajustera à ta larme d'eau.
Ainsi seulement, ou bien se taire -- se taire
Sucé dans l'oeil du cône vers l'aubier.

Non, ce n'est pas là ce que nous avons appris
Des austères au temps de notre jeunesse.
Se sont elles de trop de lumière effacées
Les pierres des îles, les antiques statues près des figures
gorgées ?

Ici désormais nous cherchons dans les marchés et les livres,
Travées épicées, ce que nous trouvâmes là-bas :
Se déverse sur la chaussée le seau de paprika, l'écarlate.
L'éclat de chair ne contient plus.
Tu es l'aubier, et la ruche, toi,
La danse, tu dances la danse,
Mais tu dances la danse, pontée, immobile,
Bleue.

Michel Gerbal

la lumière rose
la rose
l'ombre rose

P.

L

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE ORSÉRO

Peintre en art visuel,
aussi peintre en art poétique
de Montpellier - France

Son site :

[http://www.multimania.com/le1/art/
po.htm](http://www.multimania.com/le1/art/po.htm)

* * *

Là où peinture et poésie
s'entremêlent en couleurs
variables à l'infini

* * *

-- Salut Huguette

-- Salut Philippe !

Huguette Bertrand ---- Après avoir lu ces premiers propos que tu me tenais dans un courrier suite à ma demande d'entretien, j'ai cru voir un type qui marchait à l'échafaud !

Philippe Orséro ---- oui ! la pensée d'écrire me fait perdre la tête, mon domaine c'est l'étoile . J'aime peindre , mais j'ai peur d'écrire ! Tu veux me faire écrire dans ces pages blanches ???????

HB ---- Peur d'écrire dans les pages blanches ? Mais mon cher, ces pages blanches, on doit les noircir pour y mettre la couleur de tes mots tout comme sur ta toile de peintre. J'te laisse sortir ton premier tube de peinture. Et comme le Petit Prince, je te demande de me faire un dessin avec le pinceau des mots !

PO ---- (...) je suis tout petit devant mon clavier ! je suis pas un poète Huguette. Je suis juste acteur et spectateur des couleurs de l'instant. Celui qui défie, en moi. Je sais pas peindre; je sais pas écrire; je sais pas



Entre deux mondes - Philippe Orséro

compter. Je suis simplement une sensation. J'aime, j'imagine.

HB ---- Une «sensation» qui s'exprime aussi modestement vaut le détour ! Ah et puis, arrête de rougir ainsi, tu vas me faire bleuir à la fin ! :-))

HB ---- Si on passait à l'action poétique, ce que ça produit en toi quand tu lis de la poésie

PO ---- Je ressens ce qui est écrit; ça pénètre l'inconnu qui est en moi, mais qu'est-ce? C'est plus une sensation que la compréhension des mots «ENTRE eux M'AIME», comme se faire attraper par les sens. J'aime entendre la petite voix, celle qui fait naître et «Re-n'Être». Cette petite voie que je nomme conscience. La conscience est «peau aime», elle se géométrise à l'infini, elle est porte, mère, elle, Être-lettre, immobilité en nous dans le mouvement, elle est cette paix dans l'invariabilité des formes; elle, centre de ceux qui tournent la tête. La poésie c'est l'invisible, c'est la force qui transforme et transporte. Les mots viennent, mais je ne perçois qu'une petite étincelle de ce qui a été avant une «nais-sens». Le sens. L'unique. La poésie, elle, c'est l'île véritable, c'est l'amour. La poésie c'est le + tracé avec la

peinture au centre de l'invisible, la présence, la poésie compréhension, eau de la source. La poésie ne se voit pas, ne s'entend pas, elle est l'espace infini de ce que l'on ne peut mesurer. Bien plus que dans la corde et le roseau, elle est conscience, elle porte en elle «m'aime» ses clés.

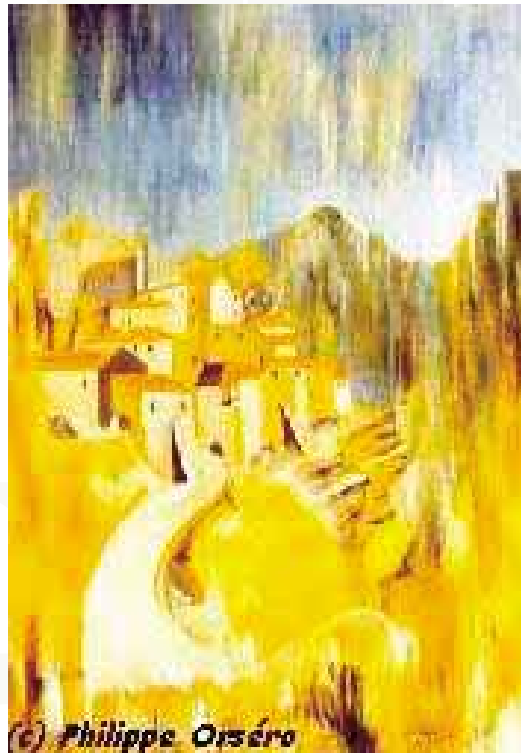
Elle n'a pas de règles, elle est le point central de ce qui n'a pas de centre ou de circonférence. Elle se reproduit à chaque instant. Elle est ce qui est deux plus beau, car elle est trois, et de trois elle est quatre, de cinq elle est sept ou dix, mais en moi elle se moque des chiffres et des nombres. Couleurs Être, elle, est tout et rien, elle ose ! Elle pleure, elle supplie, elle chante, elle vibre, en chacun de nous, elle.... elle sait que je ne suis pas poète, mais je me moque de l'être ou ne pas l'être. Peindre l'Être, les êtres-lettre. J'aime ses liens, j'aime ses couleurs, j'aime entendre le vent ce soir, ses ailes, elle «aime» les fautes d'orthographe, j'aime ses délires. L'univers est conscience, la conscience est poète, et elle passe en moi. Pourquoi ?

HB ---- Philippe, ce tableau poétique que tu viens de nous brosser est-il parent proche avec les toiles que tu peins. Que ressens-tu devant un paysage à peindre ?

PO ---- J'essaie de trouver un instant d'éveil. Tu me diras que c'est différent pour chaque personne. J'essaie de communiquer avec l'impersonnel, le «je-suis». C'est pas évident à traduire, ok, mais je sais que tu comprends. Quand je peins, j'ai des choix; je peux m'inspirer de la nature, c'est-à-dire, reproduire ce que je vois avec les yeux. J'utilise alors des techniques et des outils, par contre, me disant qu'il faut les oublier pour re-apprendre ! Ce que je ressens devant le paysage, c'est l'envie de communiquer. J'entre alors dans un état

par lequel la beauté ou la laideur n'existent plus. Ça devient autre chose. Je cherche cette présence en moi. Le reste vient tout seul. La nature a cette conscience de ce que nous sommes... de ce que je suis ! Par conséquent, je peins pour «re-n'être» qu'une sensation, cette sensation de dépossession que j'ai tenté de décrire ici. Je ne possède pas, j'offre. JE SUIS UNE QUESTION POUR CEUX QUI SAVENT QU'ILS NE SAVENT RIEN. Le blanc c'est la somme de toutes les couleurs. La lumière est elle conscience ? La conscience... est-ce au-delà du bien ou du mal, du beau ou que sais-je ? Je ne suis que question sans réponse devant ce paysage et cette toile blanche. J'ai peur parfois, mais j'aime

cet instant infini... cette communion. Pour moi, les couleurs sont vivantes. Elles nous aiment. Lire et «DES-LIRES», des pages blanches sans désirs, des rimes qui m'inspirent ? Bon OK, je vais faire dodo. J'attends tes questions, mais il y a tellement de doutes. Pourquoi ne pas envoyer ce mail ? J'en sais rien. Je laisse courir les doigts sur le clavier, et puis après j'arrête. Si tu piges quelque chose à cette poésie, c'est que ce soir je pète un plomb ! A+ phil



La Sainte Victoire

P.S.: envoyer à La Page Blanche tous mes mots ? J'oserais pas ... jamais ! et si refrain.....

HB ---- Eh bien, avec quelques mots par-ci, parla un poète nommé peintre... ou peut-être était-ce un peintre nommé poète ? heu... heu... Ce doit être tout simplement un Être-lettre aux couleurs variables à l'infini !

Huguette Bertrand

18 mai 2000

www.espacepoetique.com

Non-poésie du monde

« L'industrie qui irradie est touchée à son tour. Et il était temps ! »

(George Monbiot)

La grande aventure touche à sa fin. Cette technologie dont on nous promettait qu'elle produirait « une électricité trop bon marché pour qu'on puisse en calculer le prix » a échoué.

L'énergie nucléaire en Grande-Bretagne est en décomposition. L'Allemagne, la Suède et le Japon ont tous les trois interdit les importations de combustible MOX britannique. L'Inspection des Installations Nucléaires (NII) a fait état de « manquements systématiques à la sûreté » à Sellafield. Le gouvernement propose l'abandon du retraitement en Grande-Bretagne et si cela ne suffit pas, l'Irlande et le Danemark lui prêteront main forte en juin. La privatisation prévue de BNFL a été suspendue. Des analystes se sont penchés sur les raisons qui ont amené une chute si rapide de l'industrie. Mais la question que nous devrions nous poser est sûrement celle-ci : comment a-t-elle pu survivre si longtemps ?

L'énergie nucléaire n'a jamais été viable. L'électricité qu'elle produit coûte 4p par kWh. Le gaz en coûte la moitié et l'énergie éolienne revient à 3p. Les coûts du démantèlement et ceux de l'évacuation des déchets radioactifs n'ont jamais été complètement évalués et la Grande-Bretagne pourrait bien se trouver confrontée à un surcoût de 30 milliards de livres.

L'industrie nucléaire s'est maintenue grâce aux subsides de l'Etat et une comptabilité très opaque.

L'énergie nucléaire est aussi l'activité la plus dangereuse du monde. Si les réservoirs vieillissants de déchets liquides de Sellafield venaient à exploser, ils relâcheraient autant de radioactivité que 10 Tchernobyl. La Grande-Bretagne a accumulé suffisamment de déchets radioactifs pour construire 5 000 bombes atomiques. Le retraitement par lequel l'industrie justifie aujourd'hui son existence augmente à la fois la quantité de plutonium de qualité militaire et les occasions de le dérober. Les enfants des femmes qui ont travaillé dans les installations nucléaires, d'après une étude de la Commission de Protection Radiologique Nationale (équivalent de l'OPRI), ont 11 fois plus de risque de développer un cancer que les enfants des employés d'autres industries. On peut savoir à quelle distance de Sellafield habitent des enfants rien qu'en mesurant la quantité de plutonium contenue dans leurs dents.

Cinquante années de secret et de tromperie ont permis à ces problèmes d'exister. Le programme nucléaire britannique a commencé sur un mensonge : il était en fait un écran de fumée pour le programme d'armement nucléaire. Depuis, il a prospéré sur le mensonge.

Un incendie s'est déclaré à Windscale en 1957, mais l'étendue du désastre a été occultée jusqu'en 1988. La conséquence fut que des dizaines et des dizaines de personnes ont été victimes de cancers qui auraient pu être évités.

Le gouvernement a tiré une bonne leçon de cette catastrophe : il a rebaptisé

l'installation, qui aujourd'hui s'appelle Sellafield, et a décidé que désormais il consacrerait beaucoup d'argent à de coûteuses campagnes de publicité.

Quand une explosion s'est produite en 1977 dans une fosse contenant des déchets à Dounreay, l'industrie a mis héroïquement deux fois moins de temps à réagir : le public n'a eu à attendre que 18 ans avant de découvrir les dangers auxquels il avait été exposé.

L'industrie radioactive a toujours trouvé des moyens ingénieux pour assurer sa survie. Dans les années 80, elle a persuadé le gouvernement d'arrêter ses recherches sur l'énergie marémotrice, en jouant sur les chiffres pour les faire apparaître très supérieurs à ceux du nucléaire. Ces 20 dernières années, un employé de BNFL a bénéficié d'un statut diplomatique officiel à l'ambassade de Grande-Bretagne à Tokyo. Il semble qu'il ait filtré et empêché de remonter l'information selon laquelle le marché japonais du combustible était plutôt chancelant. En 1998, BNFL projetait d'importer du combustible irradié des Etats-Unis sans en avoir référé ni au gouvernement américain, ni au gouvernement britannique.

Elle a demandé à des compagnies américaines de soigner leur communication auprès du gouvernement américain. La privatisation a offert à l'industrie le moyen de se débarrasser de la plupart de ses coûts de démantèlement, les laissant à la charge des contribuables pendant qu'elle distribuait les bénéfices à ses actionnaires. Protégées par le « secret commercial », les dépenses de l'industrie sont traditionnellement minorées et ses bénéfices exagérés.

A Sellafield, l'usine de retraitement ainsi

que sa nouvelle installation de production de MOX ont été construite avant que la compagnie n'ait obtenu l'autorisation de fonctionnement, le calcul étant que une fois investis 2,1 milliards de livres d'argent public dans ces projets, le gouvernement ne pourrait plus s'y opposer. Les conservateurs ont truqué le processus décisionnel pour permettre à l'installation Thorp de fonctionner et le travailliste Stephen Byers l'a maintenue à flots en répandant la fausse nouvelle selon laquelle l'Allemagne était obligée par contrat à acheter le combustible produit par l'installation. Quand les Gouvernements se mettent à produire des éléphants blancs, c'est le public que ceux-ci piétinent.

En d'autres termes, le nucléaire a été soustrait en Grande-Bretagne au regard du public et aux rigueurs du marché. Une entreprise fabriquant des nounours dans de telles conditions serait un danger public. Chargé de manipuler les plus dangereuses substances qui soient, le commerce de l'atome est une menace effrayante.

Mais l'industrie manque aujourd'hui de débouchés, et par un juste retour des choses, il semble que son heure tant attendue ait enfin sonné. Il est temps d'en finir avec le nucléaire et d'entreprendre la tâche coûteuse et dangereuse du démantèlement des installations de l'expérience la plus désastreuse de l'histoire britannique.»

George Monbiot, The Guardian
30 mars 2000

Traduit par Jeanne-Marie Granger
(Jmmggr.@wanadoo.fr)

c u l t u r e s

Moment Inoubliable

de Marie Mélisou

La prochaine fois que je viendrai au monde

« Il n'y a pas de poème en soi,
mais en toi en moi »

Octavio Paz

Dans le cadre du Printemps des Poètes, la ville de Toulouse a vécu durant le mois de mai 2000 au rythme d'une multitude de manifestations réunies sous le beau nom : « Mille milliards de poèmes » Des rencontres, des spectacles, des lectures, des débats, autour de la poésie contemporaine, dans une librairie ou au TNT (Théâtre de la Cité).

Je vais tenter de rapporter ici quelques unes de mes impressions sur le spectacle « La prochaine fois que je viendrai au monde ». Trois acteurs, unis par une complicité douce et riieuse, Hélène Alexandridis, Claude Duparfait et Denis Lavant, qui ont échangé, murmuré, arraché, donné, offert, croisé, une soixantaine de poèmes d'auteurs différents « pour traverser un siècle ». Poèmes réunis et mis en scène par Jacques Nichet. Il s'est agi d'un spectacle magnifique - pas grandiose, ni colossal, bien au contraire, proche et merveilleusement simple «comme un tapis de neige...» - Pour nous faire parcourir en 1H 30 un siècle de poésie d'ici et d'ailleurs, Jacques Nichet a voyagé, a rencontré, des mots, des poètes, des chemins de traverses, des battements de coeurs, les cris de plusieurs guerres,

toutes les saisons des calendriers, la surprise de l'anonymat, en réunissant ces textes, en « oubliant » leurs auteurs, pour dit-il « tenter dans une grande salle, devant un vaste auditoire, pour arracher le poème à un espace confiné et lui donner du large. (...) permettre à plus de cinq cents personnes d'écouter ensemble une seule première personne, le poète, et qu'ainsi la poésie soit simplement ce qu'elle est : parole donnée, parole partagée...»

J'ai vu «La prochaine fois que je viendrai au monde» deux fois. La première fois assise en hauteur au fond de la salle. La seconde fois depuis le premier rang. Impressions et sensations différentes. Jeu des acteurs vu sous un autre angle. Importance de ces différences. Je partage d'abord mes notes, en fouillis comme un long poème... Mots que j'ai recopiés en sortant du spectacle. Mots notés au vol, sur un papier ou sur ma mémoire. Sorte de long monologue, poème épars de tous ces poèmes joués et mis bout à bout, bribes que j'ai aimées :

<<

(...)ceci est le commencement

(...)je me rappelle d'un village couleur de lune

(...)je posais une chaise sur mes épaules pour que le soleil puisse s'asseoir

(...)objets hors d'usages

(...)et langue étrangère

(...)se perdre comme un secret

(...)retenir le soleil par la cheville

(...)infiniment à voir

(...)revient bien vite ou plus jamais ne vient

(...)obscurité parlait aux mots

(...)terreur silencieuse

(...)soleil frileux m'a vu

(...)on te regarde de trop près pour te voir

(...)quelle âme se disputera mon corps ?
(...)marchandises indéterminées
(...)à traverser la ville je sais les choses
(...)ma chambre est une chose obscure
aux murs
(...)étouffe toute l'existence du ciel
et de la terre
(...)mains aux bruissements d'albatros
(...)fort mauvais poète, je ne savais pas
aller jusqu'au bout
(...)vêtements qui m'affolent
(...)liquéfier toutes les rencontres
(...)en ce temps là je ne me souvenais
déjà plus de ma naissance
(...)nous n'avons rien à faire
(...)nulle part où aller
(...)ni plus jeune, ni plus vieux
(...)nous ne serons jamais tout à
fait morts quand nous mourrons
(...)sale couteau sous la gorge
(...)éternels carillons
(...)goutte à goutte du temps
(...)montant de la fenêtre
(...)une image, il neige, et tu es
allongée telle que je t'aime
(...)gestes secs
(...)les maisons descendent du ciel
et pendent
(...)en haut l'armée des étoiles
(...)le fantasma dépasse cadre et mesure
(...)comment lui planter dans la tête
comme on plante un couteau
(...)arbre rugueux et nu
(...)sobres adieux
(...)au terme d'une chose terrible debout
(...)l'angoisse de l'amour te serre
le gosier
(...)comme si tu n'allais plus jamais
être aimé
(...)les étincelles dorent le ciel de ta vie
et quelquefois tu vas le regarder de près
(...)l'obscurité tout entière
(...)la mer s'en va en reculant
(...) sans doute tu es couché, il est
plus d'une heure

(...)éclair de télégramme
(...)l'incident est clos, comme on dit
(...) douleurs naturelles et offrandes
(...)il y a des matins on se lève
pour parler aux mots, aux cercueils,
aux galops à teinter les siècles
(...)je sais la force des mots, un
pétale tombé sous mon talon.
(...)et tu élèves ma caresse
(...)quelqu'un vient de partir, dans
la vie il erre, et un soupir
(...)par une nuit comme celle-ci
(...)sans haut, sans bas, ni bonheur,
ni malheur, et sans réponse
(...)le mot qui puise
(...)celui qui renferme la force
(...)le matin, pas d'histoire, quand
on est abeille, faut aller butiner
(...)entre deux rives de défunts
(...)ce qui fut autrefois à jamais
s'en est allé
(...)je suis un poète mineur aujourd'hui
(...)personne n'aime les miracles plus
que nous
(...)désarroi frustration, miracle qui
comble, certains vides
(...)le bourdonnement lugubre que nous
entendons est le bruit morne de votre vie
(...)le miracle quand il ralentit, votre vie
s'arrête considérablement en grinçant
(...)Qu'est ce qui me claque entre
les doigts ?
(...)je soutins ma fureur giratoire
(...)endurcis-toi vieux coeur de cris
perçants
(...)la guerre était là, debout, au
fond du couloir
(...)de ces maisons il ne reste que
quelques moignons de murs
(...)c'est mon coeur le plus ravagé
(...)caractère d'insomnie
(...)existence toute entière qui croit la
moitié du temps
(...)l'autre moitié se ronge
(...)la peste qui gagne

(...)je dois conquérir une Espagne
(...)ténèbres clandestins
(...)comme on y regardait la guerre
au loin
(...)que sont devenus les enfants
(...)les grands mots que vous employez,
à qui serviront-ils demain ?
(...)jadis personne ne me regardait,
maintenant les enfants rient de mon
étoile jaune
(...)mes bras habitués à l'étreindre
contre ma poitrine
(...)je deviens une ombre
(...)je pourrais moins toucher ton front
et tes lèvres
(...)lait noir de l'aube, nous buvons le
soir et le matin
(...) les étoiles tressaillent
(...)une tombe, on n'y est pas serré
(...)le jour franchi le soir
(...) noiera la muraille des morts
(...)capitale irréaliste, le vent sans patrie
(...)ne vit pas seulement de lumière
(...)la fosse du temps enclos de dents
jaunes
(...)au premier rang tombé pour un rêve
qui laisse solitaire
(...)moi qui perds à flot un sang
consumé
(...)l'espace sans trêve, l'invention du
silence
(...)victoire sans survivants >>

Ensuite, je recopie quelques poèmes,
extraits du livre que j'ai acheté par la
suite. Livre, «La prochaine fois que je
viendrai au monde », anthologie conçue
par Jacques Nichet, qui réunit les poèmes
du spectacle.

« Je me souviens : dans mon enfance
notre village était couleur de lune.

Quand il se réveillait,
il mettait une chaise sur ses épaules
pour que le soleil puisse s'asseoir.»

Adonis

« Je retenais le soleil par la cheville
quand il sortait de sa nuit :
ce fut le plus beau moment de mon
enfance.»

Adonis

«La prochaine fois que je viendrai au
monde ici je transcrirai chaque minute
dès le début. Je n'en consommerai pas
une seule sans réfléchir d'abord, et le
cas échéant j'arrêterai le temps afin
qu'il attende ma décision. Je choisirai
les jours de calme, le travail, les nuits
ardentes, les proches les plus sages,
mes amours les plus belles et les plus
fidèles. Avant la scène de l'amour,
pendant et après, ni mon partenaire
ni moi-même ne devons nous sentir
étrangers. Jamais, si la vie dépérit et
avec elle toutes ces choses, je ne me
dirai que demain il sera trop tard.»

Pentii Holappa

« Quelqu'un vient de partir
Dans la chambre
Il reste un soupir
La vie déserte
La rue
Et la fenêtre ouverte
Un rayon de soleil
Sur la pelouse verte »

Pierre Reverdy

«Le matin, quand on est abeille,
pas d'histoires, faut aller butiner.»

Henri Michaux

« imagine si ceci
un jour ceci
un beau jour
imagine
si un jour
un beau jour ceci
cessait
imagine »

Samuel Beckett

« La guerre était là
debout au fond du couloir.»

Watanabe Hakusen

« De ces maisons
il n'est resté
que quelques
moignons de murs
De tant d'hommes
qui répondaient à mon coeur
il n'est pas même
autant resté

Mais dans le coeur
aucune croix ne manque

C'est mon coeur
le pays le plus ravagé.»

Giuseppe Ungaretti

« Léger, léger, léger, léger,
Passe un vent léger.
Il s'en va, toujours très léger.
Ne sais pas ce que je pense,
Ne cherche pas à le savoir.»

Fernando Pessoa

« puisque j'ai oublié ce que j'ai vu
tout ce que je vois est une sorte de
souvenir »

Robert Kelly

MomentInoubliable

SCOTCH

un verre

chercher du rêve, du positif
chercher à être hors de l'angoisse
chercher pour fuir le fugace
mais ne trouver qu'un apéritif

deux verres

chercher la langue qui se délie
chercher la fraîcheur d'un esprit on ice
chercher alors à briser la glace
mais ne trouver qu'un langage poli

trois verres

chercher à lier verbe et pensée
chercher l'interlocuteur en face
chercher le monologue loquace
mais ne trouver que du rabâché

quatre verres

chercher à étouffer la tristesse
chercher à enivrer ses idées
chercher celui qui va écouter
et ne trouver que sa détresse

cinq verres

chercher en soi ce qui tracasse
chercher le rire des amis saoulés
chercher à boire et à trinquer
trouver la situation cocasse

six verres

chercher à changer le monde
chercher et bafouiller les mots
chercher la solution qui bientôt
va trouver comment danser tous en ronde

sept verres

chercher alors la partenaire
chercher dans la danse un retour de flamme
chercher à peu près digne femme
ne pas trouver ses pieds et tomber à terre

huit verres

chercher un peu à la draguer
chercher à jouer la main baladeuse
chercher à ce qu'elle devienne amoureuse
ne trouver qu'à se faire rembarrer

neuf verres

chercher avec ceux qui sont restés
chercher une blague à dix sous
chercher des histoires à dormir debout
ne trouver qu'une vanne cent fois citée

dix verres

chercher à l'aube un brin de raison
chercher ses clefs où sont-elles rangées
chercher les pas qui vont ramener
et trouver la colère à la maison

onze verres...

Quelques sites visités pour vous par le surfeur aux vaguelettes bleues ...

assoc.wanadoo.fr/rdv.poetes

Chaque semaine un poème, contemporain ou non, et un « billet d'humeur » auxquels le visiteur peut répondre. Une revue en kiosque, d'autres rubriques, dans un site sobre, accueillant, de qualité...

www.clubdulivre.com

Un tout nouveau site dédié aux écrivains. Sur ce site, sont présentés en ligne les manuscrits inédits proposés. Les grandes catégories de thèmes littéraires y sont représentées, un lecteur ou un éditeur concerné par un thème précis ira chercher dans cette catégorie. C'est une opportunité de faire connaître son travail, d'avoir un premier avis de lecteurs et un contact avec le monde de l'édition sur papier.

membres.tripod.fr/sonneur/index.html

Second site que je connaisse dans le genre - genre « poé-site » - (le premier c'est La page blanche...)... pas mal du tout... cela s'appelle Silence (la fin de l'internet). Ce site à mon avis est un poème à lui seul, d'un style nouveau, c'est à dire utilisant les possibilités de l'ordinateur ; manquent son et...vidéo.

www.multimania.com/sonneur

Sur cet autre site proposé par Philippe Fournier, un français en Périgord, site plus classique « le monde du sonneur », il y a des sons, hélas difficiles d'accès...

www.espacepoetique.com

À voir aussi : la nouvelle présentation du site de notre amie canadienne francophone du Québec (bientôt libre)
Huguette Bertrand

www.chez.com/aorasia

assouad.ifrance.com

Ne manquez pas de visiter ces deux sites où retrouver notre ami libanais Jack Aswad, ainsi que ses amis peintres

lapageblanche

juin (2 0 0 0) - n u m é r o (1)

www.lapageblanche.com

Abonnement :

Pour vous abonner pour un an à la revue électronique, adressez un chèque ou un mandat (pour l'étranger) de cinquante francs à l'ordre de Pierre Lamarque - La Page Blanche, à l'adresse suivante :

Pierre Lamarque - La Page Blanche
Gusot
33640 Beautiran France

En indiquant votre nom et prénom ainsi que votre adresse électronique.

Vous deviendrez alors membre de l'association La Page Blanche et recevrez la revue tous les mois par courrier électronique.

Directeur de la publication :

Pierre Lamarque

Directeur de la rédaction :

Constantin Pricop

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Communication :

Hélène Soris

Assistante de la rédaction :

Catherine Lange

Ont collaboré à ce numéro :

Jack Aswad, Leila Zhou, Jean-Paul Gavard-Peret, Huguette Bertrand, Philippe Orséro, Laetitia Cemara, Marie Melisou, Laurence de Sainte-Maréville, Michel Gerbal, Jeanne-Marie Granger, Huguette Jéhan

Dépot légal : juin 2000

ISSN en cours.

©2000 La Page Blanche

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par La Page Blanche est interdite à des fins commerciales